Gérald Bronner / La pensée extrême. Comment des hommes ordinaires deviennent des fanatiques, Paris, Denoël, 2009

Charles-Henry Cuin

▶ **To cite this version:**

Charles-Henry Cuin. Gérald Bronner / La pensée extrême. Comment des hommes ordinaires deviennent des fanatiques, Paris, Denoël, 2009. Revue française de sociologie, 2011, 52 (4), pp.797-800. halshs-00651992

HAL Id: halshs-00651992
https://shs.hal.science/halshs-00651992

Submitted on 9 Jun 2022

HAL is a multi-disciplinary open access archive for the deposit and dissemination of scientific research documents, whether they are published or not. The documents may come from teaching and research institutions in France or abroad, or from public or private research centers.

L'archive ouverte pluridisciplinaire **HAL**, est destinée au dépôt et à la diffusion de documents scientifiques de niveau recherche, publiés ou non, émanant des établissements d'enseignement et de recherche français ou étrangers, des laboratoires publics ou privés.

Distributed under a Creative Commons Attribution - NonCommercial - NoDerivatives 4.0 International License

Charles-Henry CUIN, Université Bordeaux Segalen, Centre Emile Durkheim

Compte-rendu : Gérald Bronner / La pensée extrême. Comment des hommes ordinaires deviennent des fanatiques, Paris, Denoël, 2009.

Revue Française de Sociologie, vol. 52, no. 4, 2011, p. 797-800.

Dans ce nouvel ouvrage, Gérald Bronner livre, en forme de théorie, une synthèse de certains des résultats acquis au fil de ses travaux de psychologie et de sociologie cognitives, de L'empire des croyances (Presses Universitaires de France, 2003) à L'empire de l'erreur (Presses Universitaires de France, 2007), en passant par Vie et mort des croyances collectives (Hermann, 2006). On y retrouve en effet à l'œuvre la plupart des concepts favoris de ce spécialiste des croyances : ceux de rationalité subjective, de marché cognitif, de biais cognitifs ou encore de processus incrémentaux. Il s'agit, cette fois, d'expliquer les croyances « extrêmes » et de comprendre pourquoi et comment certains individus les endossent et, surtout, y conforment leurs conduites. L'ouvrage est construit autour de deux parties principales, tandis qu'une troisième partie, plus rapide et plus technique, traite du paradoxe de l'incommensurabilité entre intérêts et valeurs, c'est-à-dire de l'incapacité des « extrémistes » à relativiser leurs concepts en fonction des expériences vécues.

Le titre de la première partie (« Les extrémistes sont-ils des fous ? ») indique sans ambages l'obstacle cognitif et, le plus souvent, moral auquel se heurte généralement la raison lorsqu'elle tente de comprendre les conduites guidées par des idées radicales et ceux qui les portent. Rassemblant l'essentiel des informations théoriques et factuelles disponibles en cette matière, Bronner tente de montrer que les auteurs de ces actes ne sont pas nécessairement déments, frustrés ou simplement ignorants, mais qu'il s'en trouve beaucoup, au contraire, dont la santé mentale, l'intégration sociale et le niveau éducatif sont indiscutables. Si nous avons cependant autant de mal à l'accepter et préférons imputer leurs conduites à des « causes » extérieures étrangères à toutes « raisons » (Boudon), c'est sans doute parce que nous négligeons de soumettre ces phénomènes à un quintuple examen : celui du caractère plus ou moins conditionnel des croyances (certains actes irrationnels correspondent à des croyances effectivement irrationnelles, mais qui ne sont que faiblement endossées par les intéressés) ; celui de la condition dimensionnelle – spatiale et temporelle – de tout individu, qui exige de rapporter ses croyances aux informations dont il dispose hic et nunc ; celui des limites naturelles de la cognition humaine, qui nous conduisent à des erreurs de jugement et d'action somme toute normales ; celui des limites culturelles de notre rationalité, qui hypothèquent notre juste compréhension de ce qui est étranger à notre univers de représentations et de normes ; celui, enfin, de la dimension de progressivité des croyances, dont on néglige souvent qu'elles résultent d'un processus long et complexe au cours duquel les individus construisent rationnellement des croyances

objectivement irrationnelles – et qui fera l'objet des analyses présentées dans la deuxième partie de l'ouvrage. C'est dire la difficulté de l'entreprise à laquelle s'attache l'auteur, qui ne craint pas d'affirmer que « la pensée extrême est sans doute, plus que toute autre manifestation de la vie sociale, susceptible d'inspirer des interprétations fautives » (p. 36).

La « pensée extrême » peut en effet s'emparer des esprits non pas à leur insu, comme le font la folie, le ressentiment ou la bêtise, mais bien comme le résultat de la mise en œuvre d'une rationalité dont la cohérence elle-même extrême (« presque inhumaine » écrit Bronner, p. 74) conduit ses porteurs à construire des monstres cognitifs et/ou moraux sur la base de prémisses généralement acceptables par beaucoup d'entre nous. Pour le comprendre, « il faut distinguer soigneusement la façon dont l'individu est conduit à croire et la croyance constituée qui, rendue publique, est l'objet de la consternation des commentateurs et de l'opinion » (p. 55). En disséquant avec soin les croyances d'« extrémistes » emblématiques (Ygal Amir, assassin de Yitzhak Rabin, des terroristes identifiés d'Al Qaïda ou encore des adeptes des sectes les plus sinistres), on constate en effet qu'elles s'inscrivent dans une rationalité que l'on peut qualifier de « cognitive » dans la mesure où les sujets ne sont guidés, dans leur adhésion à une croyance particulière ou à sa construction, que par la recherche d'une cohérence absolue entre les diverses propositions qui la constituent et dont elle découle généralement avec la plus parfaite logique. Cette adhésion est en outre nourrie et renforcée par la recherche inlassable et la découverte – toujours assurée – de « bonnes raisons » de persévérer dans une croyance donnée, l'esprit étant alors victime de ces biais de confirmation qui autorisent tout croyant à « vérifier » ses croyances et qui sont d'autant plus opportuns que ces croyances entraînent des coûts psychiques et sociaux élevés. C'est ainsi que l'on peut se convaincre que Dieu commande d'assassiner tel homme politique hostile au sionisme biblique, qu'il faut frapper l'Amérique impie sans épargner les Américains qui en sont tous les suppôts, ou encore qu'il faut préparer (voire précipiter) un transit intersidéral annoncé. Dans ce dernier type de cas, Bronner montre fort opportunément que, loin de préserver les esprits de ces dérives cognitives, l'éducation peut en favoriser l'émergence par la « disponibilité mentale » qu'elle permet et, plus généralement, que nos sociétés de connaissance scientifique et technique élargissent presque indéfiniment le champ des hypothèses plausibles en même temps qu'elles restent désespérément muettes sur les causes dernières – bref, que la modernité ne cesse de nous confronter à une périlleuse « anomie cognitive » (p. 60).

Les croyances de l'« extrémiste », qu'il soit terroriste politique, fanatique religieux ou intellectuellement intégriste (dans le domaine artistique, par exemple), tiennent essentiellement leur caractère radical de ce qu'elles ne sont pas en mesure de s'imposer à tout esprit rationnel, compte tenu évidemment des limites normales de la rationalité humaine. Leur caractère « faiblement transsubjectif », dit Bronner en reprenant Boudon, fait qu'elles ne peuvent être partagées que dans

des cercles étroits et dans des situations cognitives identiques. Si ces croyances provoquent toutes l'incompréhension de ceux qui, pour cette raison, ne les partagent pas, il faut qu'elles revêtent en outre un caractère « sociopathique » pour provoquer les sentiments d'indignation éprouvés vis-à-vis, par exemple, du terrorisme ou du prosélytisme meurtrier (ou simplement suicidaire) de certaines sectes millénaristes.

Mais l'adhésion à des idées radicales ne suffit pas à définir la « pensée extrême ». Il faut encore que cette adhésion soit exclusive et inconditionnelle, c'est-à-dire qu'elle n'admette pas de conceptions alternatives ou intermédiaires susceptibles de modérer ou de contrebalancer la croyance. En d'autres termes, « la spécificité de la pensée extrême [tient] au fait qu'elle adhère radicalement à une idée radicale » (p. 130). L'« extrémiste », qu'il soit terroriste, fanatique ou intégriste de toute espèce, est donc non seulement l'adepte inconditionnel d'une croyance ou d'une idée, mais il est aussi, fort logiquement et de façon cohérente avec cette inconditionnalité, un acteur parfaitement rationnel d'un point de vue instrumental dans la mesure où sa conduite n'obéit à d'autre principe que celui de l'efficacité des moyens propres à la réalisation de ses fins. En un sens, il est l'acteur inconditionnel d'un objectif inconditionnel, quoi qu'il en coûte aux autres et à lui-même.

« Comment devient-on extrémiste ? » interroge l'auteur dans la deuxième partie de l'ouvrage. Plusieurs explications sont disponibles, qui peuvent généralement être conjuguées les unes aux autres. La plus puissante sans doute met en évidence l'existence fréquente d'un processus incrémental de formation des croyances extrêmes au cours duquel le sujet est amené par ses initiateurs à accepter des énoncés défiant de plus en plus gravement l'expérience et la raison ordinaires, les phénomènes classiques d'« engagement » garantissant le plus souvent au sujet la rationalité – évidemment toute subjective – de ses choix successifs (notons au passage que ces processus sont ceux-là même qui nous conduisent ordinairement à aller jusqu'au bout d'un livre ou d'un film lorsque leurs auteurs parviennent à nous convaincre, l'espace d'un moment plus ou moins long, de la réalité des fictions qu'ils nous proposent). C'est ainsi que, sur la base de prémisses généralement acceptables, des gourous ou des instructeurs qualifiés conduisent leurs recrues, pour peu que les situations sociales et culturelles soient favorables, à partager des idées et des représentations de plus en plus irrationnelles. Ces mécanismes incrémentaux fonctionneront évidemment d'autant mieux que des conditions particulières seront réunies : existence d'un monopole cognitif interdisant au sujet toute perspective critique ou comparative, statut d'influence des opérateurs, renforcement collectif des convictions individuelles (« l'extrémiste est bien plus conformiste que l'homme ordinaire », p. 221). C'est la raison pour laquelle, nous dit Bronner, « les croyances les plus extrêmes, celles qui sévissent dans les sectes par exemple, paraissent totalement irrationnelles aux commentateurs profanes, parce qu'ils ne peuvent pas reconstruire la biographie de ces croyances », de même que « la plupart des œuvres

[d'art] contemporaines déconcertent, voire scandalisent, le citoyen ordinaire parce qu'il n'a pas accès au processus incrémental qui a conduit à cette situation » (p. 197 passim).

Quant à la frustration sociale si souvent invoquée, elle ne serait un facteur favorisant que dans la mesure où ses victimes peuvent trouver dans la pensée extrême des éléments cognitifs leur permettant de donner cohérence et, donc, sens à leurs expériences malheureuses (« À ce titre, il se pourrait que la pensée extrême [...] soit une expression particulièrement représentative de la modernité. », p. 239). Enfin, Bronner signale l'existence d'une « adhésion par dévoilement ou par révélation » caractérisant des sujets succombant aux pièges des biais de confirmation qui tendent à nous faire accorder une importance cruciale, voire providentielle, à des événements vécus ne devant souvent leur exceptionnalité supposée qu'à cet autre biais cognitif classique qu'est la négligence de la taille de l'échantillon, qui nous conduit à considérer comme quasi miraculeux des événements parfaitement banals sur le plan statistique.

Il restait enfin à « Résoudre l'énigme de la pensée extrême : le paradoxe de l'incommensurabilité mentale » – titre donné à la troisième partie de l'ouvrage. Ce paradoxe tient dans le fait que les extrémistes semblent échapper au phénomène normal selon lequel les acteurs sociaux sont en mesure de comparer respectivement leurs valeurs et leurs intérêts dans la définition de leurs conduites. Ainsi, les convictions morales les plus fortes tiennent généralement compte des conséquences pratiques de leur mise en œuvre (pour soi ou pour autrui) et peuvent fléchir ou céder temporairement, rendant ainsi possible la vie sociale. Cela ne veut nullement dire que les extrémistes sont dénués de sens moral, mais seulement, comme Bronner tente de le montrer à travers un raisonnement expérimental assez complexe, que « les utilités matérielles peuvent être décrites par les caractéristiques des fonctions logarithmiques » tandis que « les utilités en valeurs peuvent l'être par celles des fonctions exponentielles » (p. 298) – autrement dit que plus l'adhésion à une valeur (lire : une croyance) est forte, plus elle risque de n'être plus commensurable avec (lire : sensible au) le rapport entre les coûts et bénéfices susceptibles d'en découler, et donc d'ignorer ces derniers. Quant à savoir pourquoi il en est ainsi, pourquoi l'esprit humain semble ainsi structuré, Gérald Bronner avance non sans beaucoup de prudence une hypothèse darwinienne que l'on est libre d'apprécier ou non (pp. 301-307). Enfin, dans une conclusion plus personnelle encore (« Peut-on faire changer d'avis un extrémiste ? »), il présente une réflexion générale sur la nécessité, pour les sociétés démocratiques, de « ménager coûte que coûte une concurrence cognitive entre les doctrines extrémistes et les valeurs ordinaires » (p. 313).

La pensée extrême ne passionne pas seulement le lecteur parce qu'elle aborde un sujet dramatique, mais aussi parce que, fidèle à son habitude, son auteur mobilise une impressionnante

culture théorique et empirique qu'il excelle à présenter avec une grande simplicité et, parfois au prix de quelques redites, un réel souci démonstratif. Même si certaines notions méritent d'être approfondies ou amendées (telles que celle de « transsubjectivité » des croyances, qui constitue l'un des critères – négatifs – d'évaluation de la pensée extrême, ou encore celle d'« utilité en valeurs », qui fonde la démonstration de la dernière partie), l'ouvrage propose des explications soigneuses et claires d'énigmes complexes. En outre, il illustre la fécondité d'une approche interdisciplinaire permettant à des concepts sociologiques et psychologiques de se féconder mutuellement sans y perdre leurs spécificités heuristiques respectives.